



ionesco  
journal en miettes

Extrait de la publication



idées/gallimard









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Mercure de France, 1967.*

## IMAGES D'ENFANCE EN MILLE MORCEAUX

Je n'ai jamais été à Beauchamps. Il n'y a pas de route pour y aller. C'est un petit village, perdu dans les prés, à quelques kilomètres de La Chapelle-Anthénaise. C'est par de vieux chemins qu'on y arrive. « C'est par là, me dit Marie en indiquant la direction, c'est l'automne, les chemins sont bourbeux, nous ne pourrions y aller qu'au printemps. »

\*

Du haut de la colline, je vois le moulin, son vieux toit perdu dans la brume.

\*

C'est la distribution des prix. Nous sommes tous dans nos bancs, sans nos livres, sans nos cahiers, sans nos cartables, endimanchés. Près de la chaire, tout un tas de livres reliés, rouges et bleus. Monsieur Guéné en prend une dizaine et les distribue aux écoliers de la première division. Il va en chercher une douzaine d'autres pour nous les distribuer à nous. Mon livre est rouge, je l'ouvre : descriptions géographiques, récits de chasse. Je ne suis pas content. J'aime mieux les belles histoires.

\*

Ma mère vient me chercher. C'est l'automne. « Tu dois rentrer à Paris, me dit-elle, nous n'habitons plus l'hôtel. Nous avons un petit appartement que nous habiterons avec ta grand-mère et ton grand-père, rue de l'Avre. C'est tout près de tante Sabine. Tu ne peux pas continuer ici, tu dois faire des études. — Je peux continuer ici, lui dis-je, M. Guéné m'a promis que je passerais mon certificat cette année, à Laval. — Ce n'est pas la même chose, répond-elle, ce n'est pas la même chose. » Je me souviens des maisons hautes et grises de Paris. Comment quitter les champs ? « Tu sais, me dit-elle, Paris a changé. Il y a longtemps que la guerre est finie, ça n'est plus pareil, ça n'est plus pareil. Il y a des fêtes tout le temps, c'est très gai. Des chevaux de bois, des attractions, des lumières, beaucoup de lumières. Tout est éclairé le soir. Et tante Sabine a un beau salon. Elle reçoit du beau monde. Elle donne des fêtes chez elle. »

Nous allons chez le père Guéné pour que je lui fasse mes adieux. Il nous reçoit... Je ne vois plus très bien. Dans le bureau de la mairie ? Non, au-dessus, je crois, chez lui. Il y a quelqu'un d'autre aussi, une femme, en robe noire. Ce n'était pas sa femme, il n'était pas marié. Sa bonne ? Avait-il une bonne ? Ce devait être la femme de ménage pour la mairie et pour l'école. M. Guéné est debout. « C'est dommage, dit-il, il serait entré en première division, il aurait eu son certificat d'études cette année. Je vais t'embrasser. » Il m'embrasse avec sa grosse moustache, en se penchant beaucoup.

\*

C'est le départ. Je suis moins triste. Les fêtes de Paris m'attirent. Paris n'avait jamais été comme cela. J'ima-



gine des carrousels illuminés, des lumières fastueuses, des dames en belle robe, des gens chantant dans les rues, des feux d'artifice, un salon somptueux.

Le père Baptiste est là, dans sa blouse bleue, le fouet autour du cou. La jument est attelée à la carriole. J'embrasse Maurice qui restera tout seul au Moulin pour l'hiver, j'embrasse mère Jeannette prête à sangloter. Elle rentre précipitamment dans la maison : « C'est tout comme le gars Armand », dit-elle. Nous faisons la route sous la pluie jusqu'à la gare. Nous descendons. Le père Baptiste m'embrasse, il écrase une larme avec le moignon de son pouce et tourne le dos vivement.

Je n'ai jamais plus revu mère Jeannette ni père Baptiste.

•

A l'heure de gymnastique, avant l'arrivée du sergent-chef, nous ne faisons, en guise d'éducation physique, que tourner en rond dans la cour de l'école, en chantant. De toute la force de mes poumons, je crie : « Qu'il est noble et beau le drapeau, le drapeau de la France. — Pas si fort, Ionesco », m'empêche M. Guéné dans mon élan. « Pas si fort, tu chantes faux. Laisse les autres qui chantent mieux. »

★

Quand les cloches sonnent pour un enterrement, je suis pris d'une angoisse mystérieuse, d'une sorte d'attirance. On connaît tous ceux qui meurent.

★

Les enfants s'ennuient. Je m'ennuyais à Paris. Je ne m'ennuie jamais au Moulin, même quand il pleut.

Peut-être si, quand même, quand il pleut, si je n'ai rien à lire.

\*

Je suis amoureux de la petite sœur de Ribot. La petite sœur de Beauplet est bien plus jolie, pourtant.

\*

Père Baptiste n'avait jamais été à Paris. Il avait été une seule fois au Mans, quand il était jeune, pour recruter. C'est en tirant des coups de pistolet, pour fêter le recrutement, qu'il s'est fait sauter le pouce. « Je le tenais dans le mouchoir, disait-il, je ne l'ai pas fait exprès. » En effet, le tribunal militaire l'avait acquitté. Mais on doutait fort qu'il ne l'eût pas fait exprès. Il ne savait ni lire ni écrire. Pour compter, il faisait de petites encoches avec un canif sur une planche de bois (il devait avoir tout un système assez savant : de petites encoches pour les unités, de plus grandes pour les dizaines ou les centaines, de formes différentes pour les milliers).

\*

En attendant de repartir pour l'Amérique, les soldats américains sont cantonnés au village chez les paysans. Ils sont 150 ou 200. Le dimanche, ils mettent leur chapeau à large bord, comme celui des boy-scouts aujourd'hui. C'est une compagnie sanitaire. Ils sont restés tout un hiver. Très distrayant pour les gens du village ! Un officier venait en inspection de temps en temps d'Argentré. A La Chapelle-Anthenaise, il n'y avait qu'un adjudant, très rouge de visage, méchant paraît-il.

Il avait d'énormes galons sur ses manches. Le soir, il faisait l'appel sur la place de l'église. Le reste du temps, il les laissait vivre. Chez qui habitait l'adjutant ? Chez le père Grudé, je crois, l'ancien maire, épicier, bournellier, un petit peu aubergiste. Il avait deux chambres pour les voyageurs, jamais habitées. Au Moulin, dans la chambre d'en haut, au milieu, il y avait un Américain qui l'habitait. Un petit blond, professeur de danse. Il faisait venir des camarades. Il avait un ami, chanteur, cantonné à Argentré. Ils se réunissaient au coin du feu, quatre ou cinq. La voix du chanteur ravissait mère Jeannette. Il s'accompagnait d'une guitare ou d'une mandoline. Au bout d'un certain temps, ça avait fini tout de même par fatiguer mère Jeannette. Un jour il avait beaucoup plu, les eaux avaient monté, le ruisseau était devenu un fleuve limoneux. La cour était inondée. L'eau arrivait jusqu'à la porte de la ferme. « Comme cela, au moins, ils ne viendront pas », a dit mère Jeannette. Ils sont venus quand même, ils avaient découvert la porte de derrière. L'un d'entre eux, qui était cuisinier ou pâtissier, nous a préparé un bon gâteau avec de la crème au chocolat. Les enfants, mère Jeannette, Marie et père Baptiste, les Américains, nous nous sommes bien régalés. Père Baptiste les aimait bien. Le danseur parlait mal le français, le chanteur, mieux ; il avait vécu à Paris. Les autres ne le savaient point. Mère Jeannette s'étonnait aussi du français du chanteur. « C'est parce qu'il a vécu à Paris avant la guerre », disait Marie. « Quand même, répondait mère Jeannette, c'est quand même un Américain. » Le soir, avant l'appel, on leur servait le repas. Ils avaient installé les cuisines dans le bourg, et après qu'ils avaient été servis, ils distribuaient ce qui restait aux habitants du village. Par délicatesse, jamais les plats : le dessert. Les gâteaux. De la crème au chocolat. On m'envoyait

en chercher avec une casserole. Un soldat américain plongeait la louche dans la marmite, versait la crème dans la casserole. Un soir, on les a embarqués dans de gros camions militaires. Le bourg semblait tout vide, après. Le professeur de danse a envoyé une carte postale ou deux, a écrit une lettre à Simone pour lui dire de venir en Amérique quand elle serait grande et y apprendre la danse.

•

Quand est-ce que je me suis aperçu pour la première fois que le temps « passait » ? Le sentiment du temps n'a pas été lié immédiatement à l'idée de la mort. Bien sûr, à quatre ou cinq ans, je me suis rendu compte que je deviendrais de plus en plus vieux, que je mourrais. Vers sept ou huit ans, je me disais que ma mère allait mourir un jour et j'étais effrayé par cette pensée. Je savais qu'elle allait mourir avant moi. Cependant, cela m'apparaissait comme une interruption définitive du présent, car tout était présent. Une journée, une heure, me semblait longue, sans limite. Je n'en voyais pas la fin. Lorsqu'on me parlait de l'année prochaine, j'avais le sentiment que l'année prochaine n'arriverait jamais. Quand j'étais à La Chapelle-Anthenaise, je me trouvais hors du temps, donc dans une espèce de paradis. Vers onze ou douze ans, pas avant, j'ai commencé à avoir l'intuition de la fin. Avec grand-père et grand-mère, tante Sabine et ma mère, nous allions parfois à un petit cinéma de l'avenue de Suffren. C'était pour moi l'émerveillement. On attendait cette fête ; je l'attendais. Lorsque nous partions tous, avec ma grand-mère infirme que l'on poussait dans une sorte de fauteuil roulant, de la rue de l'Avre jusqu'à l'avenue de Suffren, ma joie était assombrie à la pensée que le plai-

sir ne durerait pas, que le spectacle finirait et que, finalement, nous rentrerions. Cela allait durer longtemps, très longtemps, deux ou trois heures, mais ce long temps avait une limite. L'attente me fit sentir le temps : je ne pouvais pas être heureux sans l'espoir de quelque chose, d'une joie, des vacances, de Noël, du jeudi, d'un voyage chez des amis de ma mère, le dimanche, en banlieue ; mais à huit ans, neuf ans, dix ans, quand j'habitais au Moulin, tout était joie, et tout était présence. Les saisons semblaient se déployer dans l'espace. Le monde était un décor, avec ses couleurs tantôt sombres tantôt claires, avec ses fleurs et son herbe qui apparaissait, disparaissait, venant vers nous, s'éloignant de nous, se déroulant sous nos yeux, tandis que nous-mêmes restions à la même place, regardant passer le temps, nous-mêmes restant en dehors. A cause de cela, sans doute, la mort de quelqu'un me semblait mystérieuse, illogique, terrible : un vide dans le présent. Puis, tout d'un coup, il y eut comme un renversement ; c'est comme si une force centrifuge m'avait projeté hors de mon immuabilité, parmi les choses qui vont et viennent et qui s'en vont. Pire, c'est moi qui tout d'un coup eus le sentiment que les choses restaient et que je m'en éloignais. A quinze ans, seize, c'était fini, j'étais dans le temps, dans la fuite, et dans le fini. Le présent avait disparu, il n'y eut plus pour moi qu'un passé et qu'un demain, un demain senti déjà comme un passé.

J'essaye depuis, tous les jours, de m'accrocher à quelque chose de stable, j'essaye désespérément de retrouver un présent, de l'installer, de l'élargir. Je voyage pour retrouver un monde intact sur lequel le temps n'aurait pas de prise. En effet, deux jours de voyage, la connaissance d'une ville nouvelle ralentissent la précipitation des événements. Deux jours dans un pays nouveau en valent trente de ceux que l'on vit dans

l'endroit habituel, raccourcis par l'usure, détériorés par l'habitude. L'habitude polit le temps, on y glisse comme sur un parquet trop ciré. Un monde nouveau, un monde toujours nouveau, un monde de toujours, jeune pour toujours, c'est cela le paradis. La vitesse n'est pas seulement infernale, elle est l'enfer même, elle est l'accélération dans la chute. Il y a eu le présent, il y a eu le temps, il n'y a plus ni présent ni temps, la progression géométrique de la chute nous a lancés dans du rien.

\*

J'avais cinq ans, je crois ; une maison pour enfants, pas loin de Paris. Un établissement qui appartenait à la municipalité. Où était-ce ? Du côté de Longjumeau ? Pour y aller, on prenait le train, une gare souterraine : était-ce les Invalides ou bien la gare du Luxembourg pour la ligne de Sceaux ? Je suis resté plusieurs mois dans cet établissement. Séparé de ma mère, j'y fus constamment malheureux, je ne me suis jamais habitué ni à la séparation, ni au dortoir commun, ni au réfectoire, ni à la présence envahissante, inadmissible des autres. Ce n'est pas que je ne les aimais pas, j'ai eu des amis, beaucoup, je n'ai jamais eu de camarades. A cinq ans, déjà individualiste. Ma mère venait me rendre visite toutes les deux semaines : pas dans le temps, mais dans une sorte d'espace très vaste, elle apparaissait, elle disparaissait. Quand elle repartait le dimanche soir, c'était pour toujours, deux semaines pour toujours. Un vide dans le présent. Je me souviens très vaguement ou plutôt bien de cet endroit : le dortoir, les hauts murs et les grilles qui entouraient le parc où nous nous trouvions et qui n'était pour moi qu'une cour de prison. Les repas en commun ; les cuillers, fourchettes, assiettes en fer-blanc, le gobelet en étain, et cette odeur

de désinfectant dans les cabinets et les couloirs blanchis à la chaux. (A vingt ans, lorsque je fis mon service militaire, j'ai retrouvé tout cela : dortoirs, murs blanchis à la chaux, une immense cour de prison, et l'odeur affreuse du désinfectant. J'y fus aussi mal à l'aise qu'à cinq ans; je redevins un enfant de cinq ans.) Je me souviens d'un « grand », il devait avoir douze ans, qui avait voulu sauter la grille et qui s'était blessé aux testicules et qu'on porta sanglant à l'infirmerie; d'un petit camarade qui tomba malade, qu'on emmena aussi à l'infirmerie et qui y mourut; d'une scène déchirante: je m'accrochais en hurlant à ma mère pour l'empêcher de partir; l'infirmière en chef eut beaucoup de mal à la dissuader de ne pas m'emmener avec elle. Je me souviens d'un autre dimanche où ma mère et moi ramassions des marrons dans l'herbe dans un endroit du parc où il ne nous était permis d'aller qu'avec nos parents, lorsqu'ils venaient nous rendre visite. Je me souviens aussi de la première pièce de théâtre que j'eus l'occasion de voir là-bas dans une salle avec des bancs. Des paysans en blouse bleue, sur la scène, jouaient aux cartes. L'un d'entre eux se fâcha, se leva et dit je ne sais plus quoi, je ne sais plus quoi. Qui étaient ces comédiens de banlieue? Le paysan mécontent était vieux.

\*

Les grands du dortoir jouaient aux cartes. C'était permis. Je volai leur jeu de cartes. Je ne sais plus dans quel endroit je le cachai. Ils s'en plaignirent à l'infirmière, en soupçonnant tout le monde, sauf moi. Leur étonnement quand, après que profitant d'une heure où le dortoir était vide, j'eus déposé les cartes sur la table, ils les retrouvèrent.

\*

Une fois, ma mère vint avec ma jeune tante et mon jeune oncle. Ils me sortirent au-delà des grilles, à l'auberge du coin ; nous bûmes de la limonade et ils dansèrent au son d'un piano mécanique. Ensuite, nous nous promenâmes dans le petit village : deux cents mètres, peut-être, quelle fête, que le monde était merveilleux au-delà des portes !

\*

Je viens de revoir ce village, dans la lumière d'un dimanche d'été. Il est comme autrefois un lieu élu, un si petit bourg, mais je n'y suis plus. Qui sont ces jeunes garçons endimanchés ?

\*

1963 : à présent, Robert a quitté le Moulin. Il avait un bail avec Marie qui a vendu la ferme à un gros propriétaire, injustement, car Robert avait un droit de préemption, puisqu'il exploitait les terres. Procès. La maison est habitée par un gardien. C'est dimanche, il n'est pas là, il est à la messe. Par la fenêtre ouverte, nous regardons la grande salle. Elle est vide. Seule la vieille pendule est encore là, dans son coin ; plus de huche, plus de table. Ils ont bouché l'âtre. L'électricité est installée. Le jardin n'est pas entretenu ; il est envahi par de grandes herbes et des orties. C'est la brousse. Des fleurs sauvages. Le groseillier est encore là. En face, les haies du champ du père Dalibard, qui monte vers la Brochardière. L'endroit où se trouve le Moulin est toujours aussi tendre, comme un nid naturel, aussi



doux. La passerelle au-dessus de la mare est tombée. Comment font-ils pour passer, l'hiver, quand elle redevient ruisseau ?

Aujourd'hui, Marie habite Saint-Jean, une maison bien confortable. Elle a soixante-seize ans, elle a rajeuni. Elle a toujours cette dureté mêlée à une affectivité exagérée. Quand on lui donne de l'argent, elle pleure d'émotion. Elle nous aime bien, pourtant. Ses yeux se remplissent de larmes quand elle nous voit. Simone va la voir souvent. Maurice n'y va plus depuis des années. Il a acheté une maison dans le bourg. Raymond aussi a rompu avec elle. J'aurais voulu avoir ce Moulin. Les toits sont en bon état, en vieille ardoise ; les murs encore solides. Je ne le lui ai jamais demandé, son Moulin. « J'aurais bien voulu le garder pour toi », me dit-elle. Elle dit la même chose à Simone. Elle disait la même chose à Raymond. Maurice et Raymond ont voulu le lui acheter et payer en plus à Marie une rente viagère. Elle n'a pas voulu. C'est pour cela qu'ils se sont fâchés. Nous déjeunons chez elle, avec Simone. Simone a acheté et préparé le poulet ; elle a acheté le pain, le vin, le saucisson. Maurice a tué un lapin. Je demande à Marie s'il reste encore de la goutte du père Baptiste. Elle met la bouteille de calvados sur la table. Elle n'apporte pas les verres.

\*

680 habitants au village quand j'étais petit. En 1939 : 450. Il y a deux ans, quand Marie a quitté le Moulin pour aller à Saint-Jean, il n'y en avait plus que 300. Maintenant, ça remonte. Les paysans qui ne cultivent plus leurs terres et s'embauchent à Laval comme cheminots, livreurs, maçons, ouvriers, reprennent leurs maisons à La Chapelle-Anthenaise. Ils ont tous des voi-

tures. Dix minutes de trajet avec leur 2 CV. Dans le temps, c'était une heure en carriole ou alors il fallait prendre le train. Ils préfèrent maintenant habiter la campagne ; ils vont à Laval pour travailler, ils rentrent le soir.

\*

Quelle sottise avais-je faite ? Je demande pardon à Marie, elle m'embrasse, me console : « T'es un bon petit gars quand même. »

\*

Le sureau qui était près de l'enclos n'existe plus depuis longtemps. Pauvre vieux sureau. On coupait les petites branches pour en faire des cigarettes. On allait les fumer sous le pommier aux grosses pommes rouges, du milieu du pré. Avec les deux sous que j'avais donnés à Raymond pour payer le loyer de la « cabane » qu'il m'avait cédée, celui-ci achète un vrai petit cigare qu'il fume tout seul, devant nous.

\*

Je suis malade, au lit, dans la petite chambre. Une grippe, une angine ? Une vache aussi est malade dans l'étable. On fait venir le vétérinaire. Après qu'on a soigné la vache, le père Baptiste fait monter le vétérinaire dans ma chambre. Il est très grand et très mince, âgé de quarante-cinq à cinquante ans, avec sa petite moustache châtain. Il dit que ce n'est pas grave, après avoir regardé ma gorge et pris mon pouls. Il dit à Marie ce qu'il faut faire pour me soigner, puis on l'invite à boire un coup.

\*

On ne réussissait à pêcher à la ligne que cinq ou six vairons. Sauf une fois, où j'en ai pêché une trentaine ou une quarantaine. Marie en fait de la friture. Je suis très fier. Quand l'eau était claire, on se mettait à plat ventre au bord du ruisseau, on ne bougeait plus et on voyait les poissons. Une fois, dans un coin sombre, sous une racine qui plongeait dans l'eau, j'ai pu apercevoir un poisson plus gros qui se tenait immobile, guettant les autres, sans doute. Était-ce un goujon ?

\*







Par les vieux chemins, avec oncle Alexandre, venu de Paris pour me voir, nous allons très loin. Une éclaircie, une ferme, au bord d'un champ : un prunier. Nous volons des prunes, nous en avons plein les poches : les miennes, celles d'Alexandre. Puis, nous rentrons à la ferme. Que voulait acheter Alexandre à la fermière ? Du lait et du beurre, il y en avait pourtant, chez Marie. Et des œufs, en quantité. Des rillettes aussi. Du calvados, peut-être. « C'était pas la peine de vous cacher pour ramasser mes prunes, je vous ai bien vus, vous auriez pu m'en demander, je les donne pour rien. » Au Moulin, je sors les prunes de mes poches. Mes habits sont tachés.

\*

Tout cela s'est desséché petit à petit. C'est devenu mince comme une feuille, mince et transparent comme une lame de verre très fine ; transparent, puis ça s'est cassé sans bruit, ça a disparu.





-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts

Récits de rêves, opinions, souvenirs, réflexions morales, notes sur la littérature : ce *Journal en miettes* n'est pas un journal habituel, où seraient consignés, au jour le jour, les événements d'une vie. C'est, en quelque sorte, à une entreprise contraire que se livre ici Eugène Ionesco : raconter, non pas chaque jour ce qui arrive, mais chaque jour ce qui n'arrive pas.

Un homme cherche à surmonter la crise permanente qu'est la pensée de la vie et de la mort, à résoudre les interrogations, à triompher de l'angoisse, à y voir clair, et note ses obsessions, ses doutes, ses refus. L'enfance resurgit dans le présent, les images oniriques recouvrent soudain le réel, le passé se confond avec l'avenir : peu à peu, miette par miette, se reconstitue une chronologie intérieure au-delà de la chronologie, au-delà du portrait les silences, les mystères, comme le négatif d'un homme et d'une œuvre.

Extrait de la publication